L'invisible subjectivité au cœur de la personne : que faire du déterminisme ?

The Invisible Subjectivity Within the Person: How Can We Deal with Determinism

Serge Lesourd

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2278>

DOI : 10.4000/cps.2278

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 219-234

ISBN : 978-2-354100-44-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Serge Lesourd, « L'invisible subjectivité au cœur de la personne : que faire du déterminisme ? », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 31 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 08 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2278>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

L'invisible subjectivité au cœur de la personne : que faire du déterminisme ?

Serge Lesourd

L'être humain, que déjà Aristote définissait comme un *zôon politikon*¹, un « animal politique », ne se pense pas et ne peut être pensé en dehors du langage. Du côté du « se penser », c'est dans l'acte de parole que non seulement le sujet se parle, ce que travaille la psychanalyse, mais encore que se construit sa conscience de lui, celle que développe Descartes au début de la pensée moderne dans son *cogito ergo sum* qui sera longuement élaboré par Lacan, en plusieurs temps de son séminaire, pour démontrer le clivage entre le Je du « je pense » du côté de l'énonciation, et le Je du « je suis » du côté de l'énoncé. Du côté de l'être pensé se retrouve cet arrimage de l'individu dans la langue, le sujet se parle et s'énonce dans les mots qui composent le langage de son époque, il est pensé par les mots de son temps et ne peut s'en extraire pour se dire. Ce sont ces mots qui le façonnent et construisent la façon dont il conçoit son rapport à lui-même et aux autres, ce sont les mots qui le pensent. C'est ce que Roland Gori appelle la « niche écologique »² composée de l'ensemble des représentations qui construisent en un temps donné la vision collective du monde par une société et dans laquelle est produite le discours qui parle l'humain et qu'il parle. La personne est ainsi déterminée, non seulement par ce qu'est son corps, le réel du biologique – comme Freud le faisait déjà remarquer, *l'anatomie c'est le destin*, et comme le soutiennent aujourd'hui dans le champ de la santé les biosciences –, mais en sus la personne est déterminée par le discours social qui est tenu sur ce réel incontournable

1 ARISTOTE, *Les Politiques*, trad. fr. P. Pellegrin, Paris, Garnier Flammarion, 1993.

2 Roland GORI, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ?*, Paris, Denoël, 2001.

de la chair. Pour illustrer cette question de la niche écologique dans laquelle l'homme est parlé, prenons l'exemple de la différence des sexes, ce réel incontournable tel qu'il a pu être pensé à différentes époques dans notre Occident européen. Platon, en faisant parler Aristophane dans le *Banquet*³, réfère cette partition à la coupure d'un être androgyne, ce qui provoque l'amour dans la retrouvaille de sa moitié. La chrétienté la réfère au manque et à la fabrication de l'autre avec la chair d'un seul dans le mythe d'Adam et Eve qui provoque l'amour dans une retrouvaille de la chair: «et ils formeront une seule chair». La modernité base cette différence sur la partition des allèles chromosomiques et l'amour sur la rencontre de l'âme sœur. La post-modernité, notre époque actuelle, fait reposer la différence des sexes sur le dire de la personne et sur ces preuves en acte en la désarrimant du réel de la chair, ce qui nous donne l'inflation moderne des genres: hétérosexuel, gay, lesbien, bisexuel, transsexuel, pour ne citer que la liste raccourcie des genres dont l'inflation va quasi aussi vite que celle des troubles du comportement du Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM), car de nouveaux genres apparaissent: ubersexuel, métrosexuel, etc. Cette trop rapide description des conceptions de la différence des sexes à travers les âges vient bien souligner la place que tient la niche écologique sur la conception même du monde et sur la façon dont un sujet ne peut soutenir sa personne que dans le discours dominant de sa niche écologique de référence.

Cette détermination du *parlêtre*⁴ par les organisations discursives du pouvoir, a été longuement étudiée par Michel Foucault dans son enseignement au Collège de France. Dans ses cours, depuis *Les anormaux* en 1974⁵ jusqu'au *Gouvernement de soi* en 1984⁶, il étudie pas à pas la mise en place des processus de construction de la personne dans les coordonnées modernes de nos vies, et montre radicalement comment le modèle médical devient le lieu du pouvoir de gestion des individus et de normalisation des comportements. Je ne retiendrai pour cet article qu'un des nombreux axes de réflexion foucauldien, qu'il reprend à l'étude phénoménologique du champ de la pensée sur l'humain: le champ du

3 PLATON, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1996.

4 Jacques LACAN, «Radiophonie», in: *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 403-448.

5 Michel FOUCAULT, *Les anormaux (1974-1975)*, Paris, Gallimard, 1999.

6 Michel FOUCAULT, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II (1983-1984)*, Paris, Gallimard, 2009.

visible et donc du signe. Les biopouvoirs reposent sur cette logique du signe visible nécessaire à tout diagnostic. Le repérage d'un phénomène ne peut se faire qu'à travers le signe qui en émane et qui perturbe le déroulement prévisible du fonctionnement de la chose étudiée. Ce qui est à repérer est ce qui dérange l'ordre établi, et ce repérage se fait au travers de ce que montre l'humain, voire même le non-humain. Le développement de la science moderne repose sur l'inflation des techniques de mise en évidence, quel que soit le procédé technique, des phénomènes, par une visibilisation sous le regard aidé de la technique du scientifique. Il est ainsi possible de poser un diagnostic en médecine, uniquement sur ce que montrent les résultats d'analyse, sur le visible des résultats, sans même une seule rencontre avec le malade, ni sans qu'une seule parole venant de lui n'ait à être dite. Le regard semble dominer notre ère culturelle, et voir devient savoir, jusque sur l'existence de l'autre, voire même sur son essence, qui doit se démontrer en actes visibles. Comme l'ont merveilleusement bien analysé Foucault et Canguilhem, le modèle médical devient au tournant du XVIII^e siècle la base de l'organisation scientifique des rapports de savoir, de normes et de pouvoir, jusqu'à culminer dans la déclaration de l'état de santé positif de 1946 par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) : « La santé est un état de bien-être physique, moral et social ». Cette positivation du voir n'est pas sans conséquences sur notre compréhension du monde et sur notre façon de le vivre dans une transparence revendiquée⁷. Mais dans cette réorganisation du monde, l'invisible⁸, qui était rapporté au divin comme organisateur du monde, tend à disparaître au profit du visible, du perceptible. En basculant dans le perceptible, l'organisation scientifique du monde met en avant la dimension du signe, et la compréhension du monde, et par là de l'humain, s'organise autour de la quête des traces perceptibles de son être ou de son état. Le voir devient central dans

7 Il serait trop long de développer ici tous les aspects de cette transparence qui va de la mode (les sacs transparents) au *coming out* en passant par la monstration de soi et la domination de l'image tant télévisuelle que dans les réseaux sociaux d'internet.

8 L'invisible doit aussi s'entendre comme l'incompréhensible, l'intouchable, le non-nommable, bref comme une dimension transcendante inaccessible en son essence parfaite à la compréhension humaine.

la quête de la vérité; que ce soit en médecine ou en politique⁹, c'est la dimension du voir et de la preuve visible qui centre le rapport du sujet à la vérité, laissant au second plan ce qui jusque là centrait le rapport du sujet au monde, le champ de la parole comme trace et preuve de l'existence de l'individu.

Dans le champ de la réalité sociale de notre post-modernité, c'est l'addition des signes qui produit la vérité. Les exemples de cette centration sont nombreux, depuis les recherches sur l'hélice génétique (qui donnerait la vérité de la spécificité d'un individu) jusqu'au télescope Hubble (qui permettrait de voir les confins de l'univers et donc l'origine du monde), en passant par l'exposition de soi dans les réseaux conviviaux d'internet où il s'agit de montrer non seulement qui on est, mais aussi combien on est aimé¹⁰. Dans le cadre de cet article, je ne prendrai comme exemple que la nouvelle nomenclature des troubles psychiques, le DSM IV, bientôt DSM V. Dans le DSM, c'est l'addition des signes visibles qui permet de classer les individus dans les cases des pathologies, et les versions successives de celui-ci vont dans le sens d'une augmentation massive des signes visibles et des catégories de troubles qui fait de la version V, encore en projet, un catalogue des comportements humains dans lequel chacun peut être rangé. Pas un n'échappe à au moins une des catégories, faisant ainsi de chacun un malade en puissance. Arrêtons-nous un instant sur la logique qui soutient cette inflation des troubles dans ce catalogue de la souffrance humaine. Cette logique, bien mise en évidence par Dany-Robert Dufour¹¹, est la logique comptable de l'efficacité libérale marchande. Partant du diagnostic comme addition des signes visibles, il s'agit de pratiquer une évaluation des risques et des coûts de ceux-ci pour proposer une modélisation rationnelle de l'existence qui rentabilise les coûts sociaux et politiques de la vie collective ou individuelle. La santé psychique est ainsi prise dans une pure logique comptable d'organisation de l'humain et de son rapport au monde pour une gestion la plus efficace possible du bien-être. Ainsi les assurances de santé de l'Oregon refusent-elles de payer les frais de soins des cancers dont le pronostic vital à échéance de 5 ans est inférieur à 5 %, mais

9 Comme le montrent les événements récents de la côte sud de la Méditerranée.

10 C'est ainsi que fonctionne Facebook.

11 Dany-Robert DUFOUR, *La Cité perverse*, Paris, Denoël, 2009.

proposent au malade atteint de ces types de cancer le remboursement de l'accompagnement vers la mort, légal dans cet état. Comment ne pas évoquer les programmes eugéniques des pires moments de notre histoire, mais aussi les écrits prophétiques de 1984 ou du *Meilleur des mondes*? Ce pari de gestion de l'humain à partir de ce qu'il montre, du visible, est porté par les formidables progrès de nos sciences modernes et des technologies de pointe qui les accompagnent, et les progrès en termes de santé, confort, plaisir qu'il a apportés ne sont pas à rejeter. Pourtant, si cette logique comptable scientifique apporte le mieux-être que nous connaissons, la psychanalyse, inventée par un médecin chercheur à l'aube du XX^e siècle, vient interroger cette logique comptable du visible en reposant au cœur de la personne la dimension du sujet.

Cette question de l'être du sujet, qui traverse la philosophie, mais aussi la théologie, depuis que l'homme tente de penser sa propre condition, trouve avec Freud et son travail sur la souffrance des hystériques une réponse neuve : la subjectivité, comme être du sujet, comme essence, est ce qui échappe à la visibilité immédiate. Cette nécessité qu'existe derrière le masque du visible un support qui anime le visible, n'est certes pas une découverte de Freud ; déjà le théâtre antique en avait fait le ressort de sa scène. La *persona*, le masque qui était montré au public et qui représentait le personnage de la pièce, dissimulait l'acteur, le sujet qui devait parler au nom de ce qui se voyait. On ne peut guère retrouver cette réalisation du clivage du sujet et de la personne, de nos jours, que dans les représentations des théâtres chinois ou japonais, dans lesquels les acteurs sous des masques réels ou des maquillages ne sont que les sujets de leurs personnages ; dans notre théâtre occidental ce n'est plus le personnage qui est au cœur du spectacle, mais bien l'acteur qui l'incarne et la starisation de ceux-ci témoigne de ce glissement entre sujet derrière le personnage et acteur devant le rôle. Le travail de Freud n'est donc pas de création, mais de révélation des processus qui font du sujet cet être évanescent derrière la parade du masque moïque, du masque qu'est toujours le moi d'un sujet, qui font du sujet un être nécessaire à supposer derrière le comportement de la personne. Les textes princeps de Freud, *La Science des rêves*, *La psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit et son rapport avec l'inconscient*¹², montrent comment

12 Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves* (1900), trad. fr. Anne Berman, Paris, P.U.F., 1973 ; Sigmund FREUD, *Le mot d'esprit et son rapport avec*

le sujet, l'essence de l'être qui parle, ne peut être que supposé derrière ces traces visibles que sont les actes qui échappent à la conscience et à la volonté. Le symptôme, comme le rêve, le lapsus ou l'acte manqué, sont des traces visibles d'un sujet qui n'apparaît qu'au travers de ces traces, d'un sujet qui en dehors de celle-ci n'est ni visible, ni entendable, ni perceptible, malgré son existence. Cette fonction de la trace chez Freud, Lacan la développera longuement dans la question du trait. Il reprend l'exemple de sa visite au Musée de Saint Germain et de son arrêt devant un os fossile du paléolithique sur lequel apparaissent des stries parallèles, visiblement faites intentionnellement. Lacan dit que face à cet objet et à ses traces nous sommes dans l'ignorance de ce qu'elles veulent dire: comptage des chasses, des jours, pur décor symbolique. Nul ne peut rien en savoir car l'auteur n'est plus là pour nous le dire, mais il est indéniable qu'il y a un sujet qui a fait ces encoches qui sont la trace de ce sujet. Le sujet ainsi doit être supposé derrière son acte qui ne dit rien de ce qu'il est ou pense, sauf qu'il y a un sujet qui commet l'acte. C'est la découverte freudienne: cette évanescence du sujet qui n'apparaît que dans ses productions, et qui est clivé de la personne même qui commet ces signes visibles. La révolution freudienne, c'est d'avoir ramené dans l'homme la part qui lui échappe. Cette part n'est plus ainsi attribué aux esprits, qu'ils soient malins ou divins, mais devient, dans le cadre de la psychanalyse, l'essence même de l'homme. L'invisible redevient le cœur de la subjectivité, saisissable dans les traces que produit le sujet, mais compréhensible uniquement dans le dire du sujet sur ces traces produites à l'insu de la personne. Cette conception du sujet, Freud la théoriserait comme retour du refoulé, soit comme le retour de ce qui ne peut pas se dire car interdit dans les normes de la niche écologique de vie du sujet. Et il la théoriserait à partir des hystériques et du refoulement du sexuel, soit du plaisir dans la société de la Vienne pudibonde du capitalisme industriel naissant¹³. Ce que Freud montrera, au fond, c'est que le sujet de l'inconscient est ce qui résiste au formatage de l'individu par le discours ambiant, que le sujet, comme le dira Lacan par la suite,

l'inconscient (1905), trad. fr. Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, 1940; Sigmund FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1905), trad. fr. Serge Jankélévitch, Paris, Payot, 1973.

- 13 C'est en ce point que la critique de Michel Onfray rate son objet, en rabattant le social sur l'individu Freud, et la parole de résistance des hystériques à la domination capitaliste sur un fantasme sexuel.

est résistance à la domination de la science dans l'organisation du monde moderne¹⁴.

Or on sait que la conception freudienne a envahi la représentation moderne de la personne, tant dans le discours courant des individus que dans l'organisation même de la niche écologique de l'humain. Nombreux sont les exemples qui montrent que de nombreux apports de la psychanalyse font partie aujourd'hui de la conception moderne de l'homme, et des outils de travail sur l'humain. Dans la vie quotidienne l'acte manqué et le lapsus sont toujours «révélateurs», mais au-delà de cette quotidienneté, comme le montre remarquablement Dany-Robert Dufour¹⁵, les représentations de la femme désirable, la pin-up, sont issues des apports de la psychanalyse au marketing du tabac aux États-Unis. Au temps de la première grande crise du capitalisme, celle de 1929, la question que se sont posée les dirigeants de l'époque était de savoir comment relancer la consommation et la confiance des acheteurs dans les produits proposés. L'American Tobacco Company constata que la moitié de la population américaine, les femmes, ne fumaient pas. Si les femmes se mettaient à fumer alors la vente de cigarettes, et les profits qui allaient avec, exploseraient. Comment donc susciter le désir de fumer chez les femmes, qui, pour préserver leur «réserve de bon aloi», ne fumaient pas jusque là, laissant les hommes entre eux dans les fumeurs. C'est en ce point précis qu'intervient la psychanalyse, sous les traits d'Edward Bernays, neveu de Freud, et d'Abraham Brill, premier psychanalyste américain qui avait invité Freud aux conférences de New York¹⁶. Prenant appui sur la théorie psychanalytique de l'envie du pénis comme moteur du désir féminin¹⁷, les duettistes proposèrent que de très jolies jeunes femmes habillées comme la statue de la Liberté descendent sur des chars la 5^e Avenue de New York. Au plus fort du défilé elles allumeraient toutes ensemble leurs torches de la liberté : des cigarettes de l'American Tobacco Company, puis les fumeraient voluptueusement. Le succès

14 Jacques LACAN, «L'étourdit», in: *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 449-496.

15 Dany-Robert DUFOUR, *op. cit.*, p. 177.

16 C'est à cette occasion que Freud aurait prononcé cette phrase célèbre en direction des américains : «Ils ne savent pas que je leur apporte la peste». Ce en quoi même le fondateur de la psychanalyse pouvait se tromper : il leur apportait la «victoire».

17 Sigmund FREUD, *La féminité*, 1938.

fut total et l'opération suivante fut de créer, toujours suivant la même logique, la figure toujours aussi célèbre de la pin-up à la cigarette, ainsi que son homologue masculin : le cow-boy Marlboro. Le sexe et le désir étaient devenus les moteurs des ventes de produits manufacturés, et la source d'immenses bénéfices. Le capitalisme avait pris à la psychanalyse la première part de sa théorie : le but de la vie est la jouissance hédoniste pour l'être humain. Dans cette reprise par le marketing débutant de la théorie du sujet et du désir refoulé, on doit voir la naissance du libéralisme post-moderne, celui de la jouissance individuelle du chacun pour soi qui se développera, sous sa forme triomphante, à partir des années 1980. Ce triomphe de la jouissance individuelle dans la gestion des rapports sociaux repose sur cette promesse de la réalisation pleine et entière du plaisir, ou pour le dire en termes plus psychanalytiques, sur la réalisation du fantasme, en déniaient la deuxième loi freudienne du rapport du sujet au plaisir : le vivre-ensemble s'oppose à la réalisation pleine et entière de la jouissance individuelle. La société, toute société, impose la répression pulsionnelle et s'organise autour de la mise en forme des plaisirs autorisés par les interdits sociaux et moraux qui préservent la part de l'autre.

Mais plus en profondeur, la théorie freudienne du sujet comme ce qui échappe mais peut être repérable dans ses traces a produit dans le courant du XX^e siècle une double conception de l'humain qui est au cœur des débats éthiques et politiques de notre société post-moderne.

La première de ces conceptions de la psyché issue de la découverte psychanalytique est une logique de l'aveu. Il faut traquer le sujet dans son dit pour qu'il surgisse à la lumière, que la vérité soit enfin connue. Si le sujet ne peut se cerner que dans ses traces, alors il faut, comme dans les signes cliniques médicaux, chercher ses traces, voire même forcer le sujet à les produire.

Cette logique de l'aveu est une logique ancienne, qui déjà organisait la logique inquisitoriale. À partir des signes visibles d'une possession (insensibilité d'un point du corps, transes, etc.), il s'agissait de nommer le démon possédant la personne pour le faire sortir de celle-ci. L'inquisiteur cherchait la trace de la présence démoniaque sur le corps du possédé, mais la découverte de la trace ne suffisait pas, il fallait en sus une reconnaissance par la personne de sa possession : un aveu de son rapport à l'esprit qui la possédait. Ce rapport, comme le montre le DSM de l'époque, le Marteau des sorcières, était toujours un rapport

sexuel, au sens le plus freudien du terme, soit un rapport de plaisir et de réalisation désirante du sujet. Il s'agissait donc d'avouer son être de sujet et son rapport à l'autre, soit en termes psychanalytiques son fantasme, le plus intime de son être.

C'est la même logique de l'aveu qui préside, de nos jours, à la médecine préventive moderne et au coaching¹⁸. Dans ces techniques modernes du bien-être et de la réalisation de soi, il s'agit d'abord de voir les signes de la déviance de la personne au travers des différentes grilles d'analyse des comportements. Dans un deuxième temps, il s'agit de faire dire au sujet ses comportements déviants, aussi bien alimentaires que relationnels; l'individu doit reconnaître son rapport déviant au monde. Une fois l'aveu obtenu de la part de la personne, il faut lui proposer un changement de comportement et de rapport au monde et au plaisir pour qu'il retrouve un mode d'être qui soit plus en adéquation avec la norme écologique ambiante. Ces techniques de la révélation du sujet au travers de ce qu'il montre et de ce qu'il fait, que sont les modernes directions de vie, proposent une transformation du sujet après la nomination de ce qui le fait mal agir pour produire des actes conformes au projet du monde. Là encore les exemples sont nombreux de ces nouvelles logiques de l'aveu pour le plus grand bien du sujet, à tel point que la personne, prise dans ces logiques, peut venir demander elle-même de rentrer dans ces processus de rectification de la personne par l'aveu du sujet et de sa faute. Ainsi en est-il du fonctionnement du travail avec les alcooliques dans lequel il s'agit d'abord (temps du voir) de repérer les signes d'une alcoolisation (troubles des comportements, augmentation des gamma-gt, alcootest, etc.), dans un second temps il s'agit que le sujet reconnaisse son alcoolisme (temps de l'aveu), pour ensuite changer son comportement (temps de la mise en conformité). Mais, de plus en plus, ce protocole de soins ne fonctionne que si l'individu demande à entrer dans celui-ci, et la prévention s'axe de plus en plus sur l'énonciation des risques pour que l'individu lui-même demande son admission dans le protocole.

Cette conception de la psyché comme traces qui doivent forcer la personne à avouer son être prend une place dominante dans notre lien social moderne, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle est en adéquation avec la conception libérale de l'échange et des rapports

18 Roland GORI & Pierre LE COZ, *L'empire des coachs*, Paris, Albin Michel, 2006.

humains qui naît en même temps que la médecine et la science moderne du comptable visible. C'est sans doute Adam Smith qui, dans sa *Richesse des nations*, de 1776, décrit le mieux ce rapport interhumain nouveau : « Donnez moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même »¹⁹. Ce principe du fonctionnement de l'échange libéral des biens entre les hommes est au centre de l'organisation mondialisée des échanges, et les logiques préventives de nos sociétés actuelles reposent sur ce principe : « Dis moi ce que tu fais vraiment et je te donnerai de quoi réaliser ce que tu veux ». Mais cette formule du projet libéral humain résonne à l'identique d'une formule écrite à la même époque par un autre auteur, qui n'est sorti des « cabinets noirs » des bibliothèques que dans les années 1970-1980, je veux parler de Donatien Alphonse François, marquis de Sade. Celui-ci écrit dans *La philosophie dans le boudoir*, en 1795 : « Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un moment, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable »²⁰. Comment ne pas être saisi de l'identité entre les deux formules, celle du père du libéralisme, et celle de celui qui a donné son nom au sadisme, cette forme particulière de domination de l'autre avec son consentement. C'est d'ailleurs par ces deux phrases, mises en exergue, que Dany-Robert Dufour commence son livre *La Cité perverse*, dont le sous-titre est *Libéralisme et pornographie*, qui tente de rendre compte des subtilités des rapports de domination dans notre monde organisé par la logique libérale qui demande aux individus, non plus comme dans l'ordre ancien de réprimer ses pulsions, mais au contraire de les exhiber, de les avouer.

La mise en avant du visible dont témoignent nos nouveaux modes de rapports au corps propre et à l'autre, de même que la monstration de l'appropriation des biens que prônent les modes de consommation actuels sont au centre de cette logique de l'aveu du « vrai » du sujet, comme je le travaillais dans mon dernier ouvrage à partir de cette formule d'un des fantasmes modernes : *Dis-moi ce que tu consommes, je te dirai qui tu es*²¹. Cette logique de l'aveu du sujet, si elle est issue de la psychanalyse, comme la pornographie ambiante est issue d'elle dans une

19 Adam SMITH, *La richesse des nations* (1776), Paris, Le Monde, 2009.

20 Marquis de SADE, *la Philosophie dans le boudoir ou les instituteurs immoraux* (1795), Paris, Gallimard, coll. Folio, 2004.

21 Serge LESOURD, *op. cit.*, p. 78.

mauvaise compréhension de celle-ci, n'est pas ce que dit la psychanalyse. En effet, le discours dominant du libéralisme économique a bien retenu la première leçon de la psychanalyse : *la satisfaction est le but égoïste de toute vie humaine*. Mais il a oublié la seconde qui en est inséparable : *toute jouissance ne peut être que limitée, incomplète, pour préserver la cohérence du groupe social*. Freud, en inventant la psychanalyse, a mis au jour la première partie de cette formule en découvrant que le sujet dans l'homme est ce qui résiste au nécessaire refoulement pour la préservation du groupe social, et le sujet n'est donc qu'un effet de la vie en société de l'homme, et non une vérité existentielle qui serait aliénée par le social et qu'il faudrait libérer.

C'est sur ces prémisses que se construit la deuxième conception du sujet, celle dont parle la psychanalyse pour qui le sujet est résistance au social, pour qui le sujet n'est pas la personne, mais ne peut être saisi que comme trace dans les paroles qui échappent au dire conscient de la personne. Le sujet, c'est celui du lapsus, du rêve, de l'acte manqué, celui qui parle au-delà de ce que dit celui qui parle. Pour reprendre l'exemple du théâtre grec, le sujet est celui qui parle derrière le masque de la personne, du rôle, et qui n'est que parce qu'il parle. C'est ici que notre société moderne confond les deux places en faisant de l'acteur une star qui aurait quelque chose à dire sur l'état du monde. La star, c'est la visibilisation, la visagification – pour reprendre Deleuze²² – du sujet qui fait de l'aveu de soi, ce que dévoilent les magazines “people”, la vérité de la personne, alors que l'acteur est celui qui porte la parole de l'autre, une parole qui toujours échappe.

Pour vous faire sentir cette différence entre parole subjective et parlotte moderne, je ne prendrai qu'un exemple²³, celui du contrat entre deux hommes. Aujourd'hui un contrat en passe toujours par une trace visible qui s'incarne dans la signature de celui-ci, c'est cette signature qui fait preuve de l'engagement et cette preuve est montrable. Cette nécessité de la trace visible est tellement prégnante dans notre conception du monde qu'elle est rappelée, visiblement aussi, dans toutes les publicités

22 Gilles DELEUZE & Félix GUATTARI, *Mille Plateaux – Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

23 Pour de plus amples développements, je vous renvoie à mon ouvrage *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales*, Toulouse, érès, 2006.

présentant un crédit par cette formule maintenant obligatoirement écrite : *un crédit vous engage et doit être remboursé*. Or, toute une part du monde fonctionne encore selon l'ancien rapport au contrat dans lequel c'est uniquement la parole « donnée » qui engageait le sujet, le dit suffisait à faire preuve car le sujet était justement conçu comme celui qui disait, et non comme celui qui démontrait en acte. C'est sur cette fonction actée de la parole que fonctionne la psychanalyse et sa conception de la subjectivité, tout aussi déterministe que notre moderne conception de la monstration, mais reposant sur un déterminisme autre.

Comme on l'a montré précédemment, la conception moderne de la personne repose sur ce qu'elle montre ; le sujet est conçu comme déjà là et ses actes sont la résultante de ce qu'il est et qu'il doit si ce n'est avouer, du moins assumer et reconnaître. Il est posé une existence du sujet toujours déjà là qui entraîne ce solipsisme de l'individualité moderne avec ses conséquences en termes de narcissisme, de rivalité avec l'autre et de compétition généralisée pour la réalisation de soi, qui elle-même pose la contractualisation et le juridique au centre des rapports interhumains.

La conception psychanalytique du sujet, si elle n'ignore pas cette part fondamentale de l'être humain, pose au cœur de la subjectivité un autre déterminisme, celui de la parole qui toujours échappe partiellement à celui qui la dit. Le sujet, en tant qu'il est sujet de ce qui est dit, est donc aussi conçu comme un sujet qui échappe à la totalisation et qui surgit par intermittence dans les failles, les interstices du dit. Déterminé par ce qu'il dit, et par sa prise dans le dire de l'Autre, le sujet est toujours en train d'advenir, de se construire dans son dire qui rate toujours à dire le tout, le vrai du sujet. Ainsi la détermination du sujet en psychanalyse, au lieu de construire un individu déjà là qui doit se dire pour reconnaître ce qu'il est comme le fait le discours libéral, pose que le sujet est toujours en devenir, et que le sujet advient au plus juste de lui-même quand son dit lui échappe. La fonction de vérité du lapsus ou du symptôme, ce que l'individu produit à son insu, est de dire, au moins partiellement, la vérité du sujet, ils sont le plus vrai du sujet, mais cette vérité subjective n'est pas donnée directement dans le symptôme, elle n'est pas directement visible. Pour qu'elle puisse être entendue, il faut un travail d'association et de mise en parole du symptôme par le sujet, il faut une mise en récit du fait qui alors s'historise. Ce travail de mise en mots, en récit, est une transformation du symptôme, du fait raconté. Un

fait raconté a statut de souvenir, au même titre qu'une photographie. Il est un visible brut, un pur réel qui a même fonction qu'un événement traumatique. Pour devenir vérité du sujet, le passage par la parole est une nécessité qui construit la mise en récit de l'évènement et change ainsi son statut même, transformant le souvenir en mémoire, en récit subjectivé et subjectivable. Cette différence fondamentale entre souvenirs, inscrits dans le pur visible, et mémoire, inscrite dans la parole et récit, est au cœur des travaux de Hannah Arendt, sur le malaise de la culture²⁴. «C'est le lieu et la structure par laquelle le vivant vit d'autant plus qu'il accueille en son sein la dimension de ce qui est perdu ou n'a pas encore été», dit R. Gori²⁵. Pour passer du souvenir à la mémoire, du voir au récit, de la monstration au subjectif, il faut suivre ce que Malraux disait de la culture :

«La vraie culture commence lorsque les œuvres ne sont plus des documents : lorsque Shakespeare est présent. Dans Michel-Ange. Dans Cézanne. Dans Beethoven. [...] dans notre discothèque, dans notre bibliothèque [...]. La culture de chacun d'entre nous, c'est la mystérieuse présence dans sa vie de ce qui devrait appartenir à la mort»²⁶.

Cette formule s'applique directement au sujet dans l'homme : *Le sujet en chacun d'entre nous, c'est la mystérieuse présence dans sa vie de ce qui devrait appartenir à la mort*, soit ce que nous appelons sa mémoire, son récit, toujours incomplet, de sa vie. Cette conception de l'humain que révèle la psychanalyse fait de celui-ci un être aliéné à son histoire et à son environnement, mais porte en elle un avenir qui passe par la mise en récit de cette histoire toujours en devenir, car le mis-en-mémoire, le récit, est une perpétuelle construction jamais finie jusqu'à la mort de la parole du sujet²⁷ dans sa mort biologique. Primo Levi dans ses textes sur son expérience des camps²⁸, comme Stéphane Hessel dans son indignation, témoignent de cette subjectivité qui ne se construit que de la mise en récit, en mémoire, de ce qui *devrait appartenir à la mort*.

24 Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, trad. fr. P. Lévy, Paris, Gallimard, 1989.

25 R. GORI, *op. cit.*, p. 316.

26 Cité par Jean-Michel DJIAN, *Politique culturelle : la fin d'un mythe*, Paris, Gallimard, 2005, p. 19.

27 Bien que pourtant les hommes, et c'est ce qui les distinguent des animaux, ont depuis longtemps fait parler les morts.

28 Primo LEVI, *Si c'est un homme* (1958), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1982.

Entre ces deux versions de la subjectivité, celle de la logique de l'aveu et du visible, et celle de la *présence de la mort dans la vie*, il y a solution de continuité, et nécessité d'un choix éthique. Entre un sujet déterminé de toujours par lui-même et déjà marqué de finitude, qui est la version technoscientifique de l'individu moderne prônée par le néo-libéralisme ambiant, et un sujet en devenir toujours à construire jusqu'à la mort dans son récit de vie et son travail de mémoire, il n'y a pas de points de passage possible, et la rupture épistémologique est consommée et radicale. Ce qui sépare ces deux conceptions de l'humain, ce n'est pas l'aliénation de l'homme à l'Autre, la détermination subjective de l'individu par son histoire, son époque et ses actes. Chacune de ces conceptions de l'humain reconnaît ce poids incontournable de l'histoire, mais elles diffèrent quant à ses effets. L'une, celle de l'homme néo-libéral, prône l'aveu et la libération par la mise aux oubliettes de ces traces de la mort dans la vie²⁹, l'autre, celle de la parole comme unique preuve de l'existence du sujet³⁰, met le travail de liaison de la mort au cœur de la vie. La première repose sur la définition de la santé de l'OMS déjà citée qui évacue cette dimension de la mort dans la vie, l'autre s'appuie sur les définitions de la santé de Bichat: *la santé est un état précaire qui ne présage rien de bon*, ou de Claude Bernard: *la santé, ce sont toutes les forces qui résistent à la mort*. Dans ce choix épistémologique et éthique, quand s'accepte que le sujet est de toute façon déterminé, c'est la question de la liberté subjective face à la détermination qui est en jeu. L'accepter et s'y soumettre volontairement, ou l'accepter et en faire une mémoire toujours en construction, reste à choisir.

Bibliographie

- ARENDT Hannah, *La condition de l'homme moderne*, trad. fr. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- ARENDT Hannah, *La crise de la culture*, trad. fr. Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1989.
- ARISTOTE, *Les Politiques*, trad. fr. Pierre Pellegrin, Paris, Garnier Flammarion, 1993.

29 C'est sans doute la raison majeure du «dénî de la mort» qui structure nos sociétés actuelles gérées par la logique biomédicale. Ce point devrait être longuement développé, mais ce serait l'objet d'un autre papier.

30 Roland GORI, *La preuve par la parole*, Toulouse, érès, 2001.

- DELEUZE Gilles & GUATTARI Félix, *Mille Plateaux – Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- DJIAN Jean-Michel, *Politique culturelle: la fin d'un mythe*, Paris, Gallimard, 2005.
- DUFOUR Dany-Robert, *On achève bien les hommes*, Paris, Gallimard, 2005.
- DUFOUR Dany-Robert, *La Cité perverse*, Paris, Denoël, 2009.
- FOUCAULT Michel, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II (1983-1984)*, Paris, Gallimard, 2009.
- FOUCAULT Michel, *Les anormaux (1974-1975)*, Paris, Gallimard, 1999.
- FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves* (1900), trad. fr. Anne Berman, Paris, Presses universitaires de France, 1973.
- FREUD Sigmund, *Le mot d'esprit et son rapport avec l'inconscient* (1905), trad. fr. Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, 1940.
- FREUD Sigmund, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1905), trad. fr. Serge Jankélévitch, Paris, Payot, 1973.
- FREUD Sigmund, «La féminité» (1938), in: *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 2007.
- FREUD Sigmund, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1936), Paris, Gallimard, 1983.
- FREUD Sigmund, *Totem et Tabou* (1912-1913), trad. fr. Serge Jankélévitch, Payot, Paris, 1973.
- GÉNÉREUX Jacques, *La Dissociété*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.
- GORI Roland, *La preuve par la parole*, Toulouse, érès, 2001.
- GORI Roland & LE COZ Pierre, *L'empire des coaches*, Paris, Albin Michel, 2006.
- GORI Roland, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom?*, Paris, Denoël, 2010.
- HASSOUN Jacques, *Fragments de langue maternelle*, Paris, Payot, 1979.
- HASSOUN Jacques, *L'Exil de la langue*, Toulouse, Point hors ligne/ érès, 1993.
- HASSOUN Jacques, *L'obscur objet de la haine*, Paris, Aubier, 1997.
- HEGEL Friedrich, *La Phénoménologie de l'esprit*, Bamberg/ Würzburg (1807), trad. fr. G. Planty-Bonjour, Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), trad. fr. Victor Delbos, revue et modifiée par Ferdinand Alquié, in: *Œuvres philosophiques*, dir. F. Alquié, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1980-1986, t. II.
- LACAN Jacques, «Kant avec Sade», in: *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 625-678.
- LACAN Jacques, «L'étourdit», in: *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 449-496.

- LACAN Jacques, « Radiophonie », *in: Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 403-448.
- LEBRUN Jean-Pierre, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Gallimard, 2006.
- LESOURD Serge, *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales*, Toulouse, Humus / érès, 2006.
- LESOURD Serge, « La mélancolisation du sujet postmoderne ou la disparition de l'Autre », *Cliniques méditerranéennes*, 2007, 75, p. 10-20.
- LEVI Primo, *Si c'est un homme* (1958), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1982.
- LEVINAS Emmanuel, *Éthique et infini*, Paris, Fayard, 1982.
- MARX Karl, *Le Capital* (1867).
- PLATON, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1996.
- SADE Donation Alphonse François, marquis de, *La Philosophie dans le boudoir ou les éducateurs immoraux* (1799), Paris, Gallimard, coll. Folio, 2004.
- SMITH Adam, *La richesse des nations* (1776), Paris, Le Monde, 2009.